

LE RETOUR, ¹²

O U

ILS ARRIVENT;

Divertissement en Vaudevilles ;

*Représenté , pour la première fois , à Paris , sur
le Théâtre du Vaudeville , le 24 Novembre 1807.*

Par B. DE ROUGEMONT,

auteur de *l'Hôpital Militaire , du Retour du
Héros , etc.*

PRIX : 1 fr. 2 décimes (24 sous.)

A PARIS,

Chez Madame CAVANAGH , Libraire du Théâtre des
Variétés , Passage du Panorama , N^o. 5 , près du
Boulevard.

1807.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

DURAND , bourgeois de Paris.	M. DUCHAUME.
EUGENIE.	Mlle. DESMARES.
ROSE. } ses filles.	Mlle. MINETTE.
ADELE.	Mlle. BETZY.
BLANCHARD , voisin de Durand.	M. FONTENAY.
Mademoiselle DUMONT , sa voisine.	Mlle. BODIN.
NICETTE , sa nièce.	Mlle. AUGUSTA.
BLANCHARD fils , militaire.	M. GUENÉ.
BINJAMIN DOUCET , jeune homme ridicule.	M. EDOUARD.
LINDORFF , soldat russe.	M. AUGUSTE.
FREDERICK , soldat prussien.	M. FICHET.
FERDINAND , soldat autrichien.	M. LEBRETON.
Lord ATKINSON.	M. SEVESTÉ.
Soldats Français.	
Bourgeois de Paris.	

*La Scène se passe chez M. Durand , à Paris.
Le Théâtre représente un jardin.*

LE RETOUR.

SCENE PREMIERE.

EUGENIE , ROSE , ADELE , NICETTE , et autres
jennes filles *attachant des guirlandes de fleurs aux arbres
du Jardin.*

CHOEUR.

Air : du vaudeville de comment faire.

Tressons gaiement , pour nos guerriers ,
Ces fleurs , notre plus douce offrande ;
Et de myrthes et d'oliviers ,
Entrelaçons chaque guirlande.

EUGENIE.

En offrant à leur souvenir ,
L'heureux emblème de leur gloire ,
Délassons les par le plaisir ,
Des fatigues de la victoire.

CHOEUR.

Tressons aiment , etc.

ADELE.

Nous allons donc les révoir !...

ROSE.

Ils arrivent dans la journée.

EUGENIE.

Et le retour est d'un heureux augure !

Air : du vaudeville d' Arlequin Musard.

Puisque les princes de la terre ,
Laissent respirer nos soldats ,
Sous des fleurs , le dieu de la guerre ,
Va cacher le fer des combats ;
Les champs reprendront leur parure ,
Le bled va dorer nos guérêts ;
Et sur un trône de verdure ,
Vénus va sourire à la paix.

ROSE.

Quel dommage , que chacune de nous n'ait pas son
amant dans cette armée ! avec quel plaisir nous les re-
verrions couverts d'honneur et de succès.

EUGENIE.

Voilà des demoiselles qui sont plus heureuses que nous...

ADELE.

Aussi , vont-elles au devant de ces bons soldats , et nous..

ROSE.

Nous nous occupons de préparatifs pour les bien rece-
voir. Comme tout cela ferait enrager ce milord Atkinson ,
notre ancien locataire qui se fâchait , boudait et restait
deux et trois jours sans parler , à chaque victoire que nous
r'emportions.

EUGENIE.

Je crains qu'il ne soit devenu muet.

ADELE.

Vous le traitez mal, parce que vous le croyez bien loin, détrompez vous.

EUGENIE.

Comment?

ADELE.

Milord Atkinson, est à Paris, et voilà la lettre qu'il nous écrit.

ROSE.

A nous!

ADELE.

Ecoutez : (*Elle lit.*) « Mesdemoiselles... » Vous voyez qu'il s'exprime au pluriel.

EUGENIE.

C'est singulier.

ADELE, lisant.

« Mesdemoiselles, je me rappelai la grace avec laquelle
 » vous avez accueilli moi dans votre famille, et je en
 » demandai une nouvelle preuve. Les éloges que je en-
 » tendais tous les jours, pour... vous savez bien; il était
 » le seule cause que j'avais quitté Paris; mais comme à
 » force de entendre, je commençais pour accoutumer moi,
 » et que d'ailleurs je pouvais pas vivre éloigné de le char-
 » mante Adèle, que je adorais plus fortement beaucoup
 » encore, je priai vous de prévenir M. Durand que je
 » arriverai dans son maison bientôt, tout à l'heure j'es-
 » père, et que je demandai encore pour rester chez lui. »

ROSE.

Je te félicite de cette conquête là.

ADELE.

C'est toujours un ennemi de moins.

EUGENIE.

Je crois que c'était le moins dangereux pour nous, et je pense que nos trois jeunes prisonniers...

SCENE II.

Les mêmes, Mad. DUMONT, et autres femmes.

MAD. DUMONT.

Huit heures !... Allons, allons, mesdemoiselles, dépêchons nous:

NICETTE.

Ma tante, je suis prête.

AUTRES DEMOISELLES.

Moi de même.

MAD. DUMONT.

Vous savez que les troupes doivent entrer à Paris par la barrière Saint-Martin, et il y a encore loin.

NICETTE.

Quand il s'agit d'aller au devant de son amant, ce chemin là est bientôt fait.

ROSE.

Est-ce que vous n'attendez pas notre voisin Blanchard qui veut aller au devant de son fils ?

EUGENIE.

Et M. Benjamin Doucet qui veut aller au devant de son cousin ?...

ADELE.

Et madame Gercour qui veut aller au devant de son mari ?...

MAD. DUMONT.

Bah ! bah ! mesdemoiselles, s'il fallait emmener tous ceux qui ont envie de féliciter nos braves, on ne laisserait personne à Paris.

Air du Vaudeville des Amours d'Eté.

On veut dans tous les quartiers,
En n'écoutant que son zèle,
Les recevoir les premiers,
Et les quitter les derniers ;
Et lorsque, dans leurs foyers,
La paix gaiement les rappelle,
Chacun voudrait de lauriers,
Couronner tous ces guerriers.

Allons,
Partons
Et courons
Voir ces lurons ;
Ne tardons pas,
Et surtout doublons
Le pas,
Pour chercher un succès,
Si le Français
A des ailes,
Il arrive souvent,
Plutôt qu'on ne l'attend.
(elle se dispose à sortir.

SCENE III.

Les mêmes, BLANCHARD, Voisins, etc.

BLANCHARD.

Un moment donc ! un moment !

MAD. DUMONT.

C'est affreux ! se faire attendre ainsi !

BLANCHARD.

Un jour comme celui-ci, on a ses occupations ; le plaisir de revoir son fils, la satisfaction de pouvoir dire j'en avais un là bas, là bas... Eh ! bien il est revenu avec le petit ruban rouge et le galon sur la manche... La joie de ma fille, les transports de ma femme, les petites mines de ma nièce, qui trouvait déjà son cousin, un fort joli garçon,

lorsqu'il est parti, tout cela vous trouble l'esprit, vous tourne la tête au point que j'avais oublié notre rendez-vous.

MAD. DUMONT.

Cela se conçoit, voisin.

BLANCHARD.

J'ai prié mon fils de m'amener une douzaine de ses camarades, à dîner chez moi... Depuis ce matin, je vais, je viens, je cours, je suis dans vingt endroits à la fois. Dindon par ici, canard par là, le vin d'un côté, les liqueurs de l'autre.

ADELE.

On ne saurait trop bien traiter les braves qui ont risqué leur existence pour assurer la nôtre.

BLANCHARD.

C'est ça, c'est ça, mademoiselle, de la joie, du vin, des fleurs et des chansons, voilà ce qu'il faut au soldat qui revient dans ses foyers, embrasser son vieux père, son épouse, et ses jeunes enfans.

Air du vaudeville de l'Asthénie.

Aux élo es les plus brillans,
Ils préféreront, je l'assure,
Le langage des bonnes gens,
L'éloquence de la nature.
Qui, ce tribut, simple et flatteur,
Séduira leur âme attendrie;
La louange qui part du cœur,
Par le cœur doit être applaudie

CHŒUR.

Air, de Richard.

Courons, sur-le-champ,
Au devant

De tous nos { Parents
Enfans
Amans.

N'oublions jamais,
Qu'aux succès
De ces vrais
Français,
Nous devons la paix.

BLANCHARD.

De ces amans de la victoire,
Il faut embellir le retour,
Ils sont escortés par la gloire.

NICETTE.

Ils sont attendus par l'amour.

LE CHŒUR reprend.

Courons sur-le-champ, etc.

(ils sortent.)

SCENE IV.

EUGENIE, ROSE, ADELE.

EUGENIE.

Ils sont partis !... Pendant que nos trois étrangers dorment encore, que mon père rêve sans doute à la manière de fêter nos braves, il faut, mes sœurs, que je vous fasse part de mes découvertes.

ROSE.

Tes découvertes !

ADELE.

Cela doit être bien intéressant.

EUGENIE.

Oui, car il s'agit de vous.

ADELE et ROSE.

De nous !

EUGENIE.

Oui, mes sœurs ; si j'en crois mes soupçons, un de ces étrangers a su trouver le chemin de votre cœur. Il est si naturel d'aimer un militaire !

ROSE.

Tu penserais...

ADELE, à Eugénie en la singeant.

N'est-ce que cela !... Si j'en crois mes soupçons, un de ces jeunes étrangers a su trouver le chemin de ton cœur. Il est si naturel d'aimer un militaire !

EUGENIE.

Eh bien, je serai plus franche que vous ; oui, j'aime.. un de ces étrangers.

LES DEUX SŒURS.

Oh ciel ! si c'était...

EUGENIE.

Rassurez vous.

Air : du port Mahon.

L'objet de ma tendresse

Unit

Esprit,

Et délicatesse ;

Il charme, il intéresse,

Par son doux entretien,

ROSE.

C'est le mien.

ADELE.

C'est le mien.

EUGENIE.

C'est le mien.

De son noble vainqueur,

Parlant avec honneur,

Vous l'entendez, je pense,

Chanter,

Vanter,
Ses exploits, sa clémence;
Son cœur voudrait, en France,
Former un doux lien.

ROSE.

C'est le mien.

ADÈLE.

C'est le mien.

EUGÉNIE.

C'est le mien.

ROSE.

Fi !... c'est affreux d'aimer celui que je préférerais...

EUGÉNIE.

Comment ?

ROSE.

Vous aimez Ferdinand, ce jeune soldat autrichien ?

ADELE.

Non, c'est Frédéric, ce jeune sergent prussien, sur lequel mademoiselle a jeté ses vœux.

EUGÉNIE.

Ni l'un, ni l'autre.

ADELE et ROSE.

En vérité, ma bonne sœur.

EUGÉNIE.

Air : du vaudeville de l'Avare.

Je sens que j'aime pour la vie,
Ce jeune hussard plein d'honneur,
Et qui, mourant pour la Russie,
Fut sauvé par notre Empereur.
Sur lui, tout mon bonheur se fonde,
Mes sœurs, j'en ferai mon mari,
Pourvu que je lui plaise aussi.

ROSE et ADELE.

Ma sœur, tu plais à tout le monde.

EUGÉNIE.

Ecoutez moi, nous aimons, nous devons être aimées, c'est naturel, c'est juste; mais afin de nous en assurer d'une manière positive, que chacune de nous interroge avec adresse, l'amant de sa sœur.

ADELE.

C'est charmant.

EUGÉNIE, à Adele.

Je me charge du tien.

ADELE, à Rose.

Moi, du tien.

ROSE, à Eugénie.

Moi, du tien.

EUGÉNIE.

Surtout, mesdemoiselles, de la bonne foi, pas de coquetterie, respectons nos futurs beaux-frères, et ne les menons pas sur le chemin de l'inconstance.

ROSE et ADELE.

Penx-tu nous soupçonner ?...

EUGENIE.

Faire un infidèle !... enlever un amant !... c'est toujours une tentation pour une femme jeune et jolie ; mais enfin je crois à votre amitié, comptez sur la mienne, et profitons de la circonstance. Notre père a, jusqu'à présent, marqué chacune des époques heureuses pour la France, par le mariage d'un de ses enfans.

Air du Vaudeville de M. Guillaume.

Charle épousa le dix-huit de brumaire,
Le jeune objet qui le rendit heureux,
Victor obtint le onze de frimaire,
Celle qui comble tous ses vœux,
Deux de nos sœurs firent unies,
Le jour que naquit l'Empereur,
Vous le savez, ces époques chéries,
Leur ont porté bonheur.

Eh bien, mes sœurs, une époque mémorable se présente, le retour de l'Armée française dans les murs de la capitale ; la joie est sur tous les fronts, la reconnaissance dans tous les cœurs, notre père veut célébrer le retour de nos braves ; il leur prépare une fête, et je crois qu'un triple mariage ne nuirait pas du tout à l'effet du tableau.

ROSE.

Mon dieu ! ma sœur, que tu as d'esprit..

ADELE.

Chut !...

SCENE V.

Les Mêmes, BENJAMIN.

ADELE.

J'entends du bruit. (*Voyant Benjamin.*) Ah ! ce n'est rien, c'est M. Benjamin Doucet, le bel esprit de l'allée des Veuves.

BENJAMIN.

Oui, mesdemoiselles, c'est moi.

ROSE.

Déjà paré, M. Benjamin ?

ADELE.

L'imbécile !

BENJAMIN.

Je suis comme cela tous les jours.

ADELE.

Non, il y a de l'extraordinaire.

ROSE.

De la recherche.

EUGENIE.

Du goût.

BENJAMIN.

Non, mademoiselle, il n'y a rien de tout cela.

EUGENIE, *remarquant le papier que tient Benjamin.*

Encore quelques compositions nouvelles ?

BENJAMIN.

Non ; c'est une idée qui m'est venue je ne sais comment ; les campagnes françaises légères chansons historiques.

EUGENIE.

C'est charmant !

BENJAMIN.

Je le pensais.

Air : de Jean Monnet.

Le peuple dans son ivresse,
Aime à chanter nos succès ;
Mais, soit caprice ou paresse,
Le peuple ne lit jamais.

Remplissons
De flons flons,
Le rivage de la Seine,
Pour que le peuple l'apprenne,
Mettons l'histoire en chansons.

ROSE.

Si le chalumeau fidèle,
De nos chansonniers joyeux,
A chaque couplet rappelle,
Un souvenir glorieux,
Nos lurons,
Nos canons,
Du Rhin, jusques en Pologne,
Ont taillé de la besogne,
A nos faiseurs de chansons.

BENJAMIN.

Je connais mes forces ; fils d'un célèbre confiseur, dès mon jeune âge la lecture des devises m'inspira un goût très-vif pour la littérature ; je la cultive pour mon plaisir

ROSE.

Dites pour le nôtre.

BENJAMIN.

Je le pensais, et je présume que la journée ne se passera pas sans que je reçoive, des mains de M. Durand, mon prix de poésie.

ADELE.

Comment ?

BENJAMIN.

Air : en quatre mots.

Depuis dix ans, à chaque événement,
Je me présente constamment,
En qualité d'amant.

Comme il faut de la famille ;
Qu'enfin j'obtienne une fille,
Absolument.

Je viens avec le même empressement,

Le prier instamment
D'abrèger mon tourment,
Ne pouvant attendre vraiment,
Un autre évènement.

EUGENIE.

A l'époque du mariage de ma sœur, vous nous aviez menacé de ne plus revenir.

BENJAMIN.

Je le pensais ; mais voilà nos soldats qui reviennent, et je reviens aussi.

EUGENIE.

Comme eux ?

BENJAMIN.

Pas tout à fait.

Air : de madame Favart.

Bien plus heureux sans doute,
Que votre serviteur,
Ces messieurs ont en route,
Trouvé gloire et bonheur.
L'amitié la plus tendre,
Les attend à Paris ;
Ils reviennent de prendre,
Et c'est moi qui suis pris.

EUGENIE.

Ce pauvre monsieur Benjamin, encore une fois.

BENJAMIN.

Je n'ai pas pu épouser mademoiselle votre sœur, Julie, attendu qu'elle s'est mariée avec un autre.

ROSE.

Ni ma sœur Angélique, attendu qu'elle a épousé M. Dufour.

EUGENIE.

Ni ma cousine Ursule, attendu que vous l'avez demandée en mariage la veille de ses nœces.

BENJAMIN.

Mais, vous n'êtes pas mariée vous, petite espiègle...

EUGENIE.

Ni mes sœurs non plus, monsieur.

BENJAMIN.

C'est à vous que j'en veux. Vous êtes jeune, jolie, vive et spirituelle ; c'est ce qu'il me faut. Je ne ressemble pas à ces égoïstes qui prennent une femme pour eux. Moi je la prends pour le plaisir de la société, pour faire les honneurs de ma maison.

EUGENIE.

Mes sœurs sont plus savantes que moi.

BENJAMIN.

Non, non, votre cœur est l'ennemi que j'attaque...

Air : de la vigne à Claudin.

Nos ennemis en guerre,
Ne furent pas heureux,
Et votre cœur j'espère,
Va se rendre comme eux.
Du Français j'ai l'audace,
Même ardeur me conduit.

EUGENIE , *sortant.*

Toujours le Français chasse,
L'ennemi qu'il poursuit.

(*Les sœurs sortent en riant.*)

SCÈNE VI.

BENJAMIN , *seul.*

Oui , riez , riez , ça ne durera pas toujours.

Air : il faut quitter ce que j'adore.

Lorsqu'un jeune homme honnête et sage ,
Recherche une jeune beauté ,
Souvent l'objet de son hommage ,
Le traite avec légèreté ,
Mais d'un bon mot , d'une équivoque ,
Doit-il donc se formaliser ,
N'est-ce pas celle qui s'en moque ,
Qui finira par l'épouser.

Cependant, si j'éprouvais un refus , ce serait la septième passion qu'il me faudrait étouffer en silence... Ah ! ah ! voici le père , il a l'air chagrin.

SCÈNE VII.

BENJAMIN , DURAND.

BENJAMIN.

Eh bien , qu'avez-vous donc , père Durand ?

DURAND.

Rien , mon cher M. Benjamin !... je suis désolé.

BENJAMIN.

Désolé ! un jour de fête.

DURAND.

Eh ! c'est précisément parce que c'est un jour de fête que je suis aussi triste.

BENJAMIN.

Ah ! ah ! voici du nouveau.

DURAND.

Vous connaissez mon habitude ?

BENJAMIN.

Le mariage aux grandes époques.

DURAND.

Juste. Vous savez , mon voisin , qu'en suivant cette méthode j'ai , depuis dix ans , marié six de mes filles.

BENJAMIN.

Hélas ! j'ai dansé à ces six noces là.

DURAND.

Il m'en reste encore trois.

BENJAMIN.

Charmantes, sages, modestes.

DURAND.

Je les ai élevées moi-même.

Air : vaudeville des Visitandines.

L'arbrisseau qui croit et s'élance,
Sans soins, sans culture et sans art,
Fût semé par l'indifférence,
Et n'est que l'enfant du hazard.
Mais quand une main tutélaire,
Dirige son jeune rameau,
C'est alors que de l'arbrisseau
Le jardinier devient le père.

BENJAMIN.

C'est ce que je pensais.

DURAND.

Eh bien tout le monde pense comme vous, à l'égard de mes filles; tout le monde connaît ma manie; tout le monde sait qu'aujourd'hui nous allons revoir les braves; que c'est un grand événement, un grand jour pour Paris... Eh bien, mon ami, pas une seule demande! aucune proposition.

BENJAMIN, *enchanté.*

Que c'est heureux!

DURAND.

Eh bien, vous riez de ça, vous?

BENJAMIN.

Comment, M. Durand, vous m'oubliez donc?

DURAND.

Non, mais...

BENJAMIN.

Vous ne vous rappelez donc pas qu'à tout événement Benjamin est là.

DURAND.

Sans doute; mais...

BENJAMIN.

En ai-je manqué un seul? ne me suis-je pas présenté le 18 brumaire, le 11 frimaire, le 25 mai, le 15 août, le 4 octobre?

DURAND.

Je craignais qu'on ne vous eût rebuté.

BENJAMIN.

Bah! bah! j'ai été refusé par celles qui sont mariées; mais je ne l'ai pas été par celles qui ne le sont pas.

DURAND.

C'est vrai; vous ne les avez pas encore demandées.

BENJAMIN.

Eh bien, je vous les demande.

DURAND.

Toutes les trois?

BENJAMIN.

Ma foi , mon ami , écoutez donc ; vos demoiselles sont jolies , aimables ; mais elles sont un peu difficiles...

DURAND.

Encore faut-il choisir.

BENJAMIN.

Il me faut une certaine latitude; je craindrais de préférer .

DURAND.

Celle qui ne vous préférerait pas.

BENJAMIN.

J'en ai peur.

DURAND.

Laissez-moi faire ; je vais les interroger moi-même , et pour peu qu'il s'en trouve une qui ait quelque inclination pour vous...

BENJEMIN.

Vous la disposerez en ma faveur , n'est-ce pas ?

DURAND.

Et puis vous êtes seul.

BENJAMIN.

Ce qui n'est pas mal-adroit de ma part. La puissance paternelle , mon mérite , ma réputation , ma fortune , toutes ces bagatelles là séduisent... Au reste , pour ne pas perdre une minute , je cours chez mon notaire... Je savois bien que je n'avais qu'à attendre...

SCENE VIII.

DURAND , seul.

Il en aura une ; oui , il en aura une... il le faut ; mais laquelle ? c'est ce qu'il faut savoir. Justement les voici toutes les trois.

SCENE IX.

DURAND , ROSE , ADELE , EUGENIE.

EUGENIE , à ses sœurs.

Il est parti.

DURAND.

Eh bien , mesdemoiselles , vous n'avez sûrement pas oublié ma coutume ?

EUGENIE , à ses sœurs.

Il a parlé.

DURAND.

Quelle est celle d'entre vous qui veut se marier aujourd'hui ?

TOUTES TROIS.

Moi , mon père.

DURAND , à part.

Bravo ; il en aura une. (Haut.) Et ces demoiselles , ont-elles déjà fait un choix ?

(10)
TOUTES TROIS.

Oui, mon père.

DURAND, *à part.*

Diab!e, est-ce qu'il n'en aurait pas. (*Haut.*) Sont-ce des personnes de connaissance, des gens que j'estime, que j'aime à voir ?

TOUTES TROIS.

Oui, mon père.

DURAND, *à part.*

Il en aura une. (*Haut.*) des anciens voisins ?

TOUTES TROIS.

Non, mon père.

DURAND, *à part.*

Comment, est-ce qu'il n'en aurait pas ! (*Haut.*) Et peut-on savoir l'âge des futurs.

EUGENIE.

Vingt-cinq ans.

ROSE.

Vingt-huit ans.

ADELE.

Trente ans.

DURAND.

Trente ans. C'est sûr il en aura une... Leur profession ?

TOUTES TROIS.

Militaire.

DURAND.

Allons, il n'en aura pas. Mais cependant, je n'ai reçu chez moi, depuis quelque temps, aucun militaire Français.

EUGENIE.

Ce ne sont pas des Français.

DURAND.

Ah ! ces demoiselles vont chercher des maris chez l'étranger.

ROSE.

La paix nous les a amenés.

ADELE.

Et tu ne voudrais pas nous priver de ses premiers bienfaits.

DURAND.

Contrarier vos inclinations ! non mes enfans.

Air dans ce salon.

De votre sort depuis vingt ans,
J'ai su m'occuper sans relâche,
Et pour le cœur des vrais parens,
Il n'est point de plus douce tâche.
Les soins pénibles et constans,
Que vous impose la nature,
Par le bonheur de nos enfans,
Nous sont payés avec usure.

TOUTES TROIS.

Bon Père !...

DURAND.

C'est bon, c'est bon !.. mais enfin où en sommes-nous ?

EUGENIE.

Aux déclarations.

ROSE.

Les yeux ont parlé.

EUGENIE.

Mais la timidité de Lindorff...

ADELE.

L'embarras de Frédéric...

ROSE.

La crainte de Ferdinand...

DURAND.

Chut... J'en aperçois un...

ADELE, montrant Eugénie.

C'est celui de ma sœur.

SCENE X.

Les mêmes, LINDORFF. (*il s'avance avec crainte et salue.*)

DURAND.

Air contentons-nous d'une simple.

Il nous salue, avec peine il s'avance ;
Et dans ses yeux je lis son embarras.

EUGENIE.

Pour lui donner un rayon d'espérance,
Au moins vers lui faites deux ou trois pas.

DURAND.

Du coin de l'œil, en vain je l'encourage,
Rien n'est égal à sa timidité.

EUGENIE.

Vous l'avouerez, mon père, il est dommage
Que ce défaut soit une qualité.

ROSE, EUGÉNIE, ADELE.

Vous l'avouerez, etc.

DURAND.

Près d'une femme il est parfois dommage, etc.

DURAND.

(*A Eugénie.*) De l'adresse. (*à Lindorff.*) Un peu de
courage. (*à Rose et à Adèle.*) Suivez-moi; je veux tout
terminer ensemble.

SCENE XI.

EUGENIE, LINDORFF.

EUGENIE, *à part après avoir regardé Lindorff.*
Voilà donc ces Russes qu'on dit si hardis !

LINDORFF.

Mademoiselle.

EUGENIE.

Approchez, approchez, M. Lindorff.

LINDORFF.

Je n'ose...

EUGENIE.

Avez-vous peur de moi ?

LINDORFF.

Peur !... oh ! oui... peur de vous déplaire.

EUGENIE.

Pourquoi donc ?

LINDORFF.

Mademoiselle ?

EUGENIE.

Eh bien ?

LINDORFF.

J'ai un secret.

EUGENIE, *souriant.*

Qui vous pèse.

LINDORFF.

Si vous vouliez m'aider à vous le révéler.

EUGENIE.

Moi... avec plaisir... vous n'avez qu'à parler, j'écouterai ; c'est tout ce que je puis faire.

LINDORFF.

Je m'expliquerai... mal.

EUGENIE.

On s'exprime bien quand on se fait comprendre.

LINDORFF.

Je ne suis qu'un soldat.

EUGENIE.

C'est un titre à mes yeux.

LINDORFF.

Sans parens.

EUGENIE.

Tant mieux... rien ne vous forcera à nous quitter.

LINDORFF.

Je ne le puis plus.

Air du Vaudeville de l'Asthénie.

Blessé dans les champs d'Jéna,
J'allais mourir pour ma patrie,
Quand Napoléon ordonna,
Que l'on me rendit à la vie.
Grâce à ce fortuné hazard,
De mon bras il doit tout attendre,
J'ai juré de servir César,
Comme je servis Alexandre.

EUGENIE, *à part.*

Son bras est à lui, son cœur est à moi.

LINDORFF.

Mais ce n'est pas tout, je voudrais... me... marier.

EUGENIE.

En France ?

LINDORFF.

Ah ! mademoiselle, s'y j'y trouvais une femme... comme
comme vous...

EUGENIE.

Eh bien ?..

LINDORFF.

Je lui dirais...

Air : tant que tu croiras que j'existe.

Je ressentis à votre vue,
De plaire, le desir naissant,
Après de vous mon âme émue,
S'ouvrit au plus tendre penchant,
Mais si de mon ardeur extrême,
Votre indifférence est le fruit,
N'oubliez pas que je vous aime,
Oubliez que je vous l'ai dit.

EUGENIE.

S'il fallait répondre à l'hommage d'un soldat... comme
vous.

LINDORFF.

Eh bien ?..

EUGENIE.

Je lui dirais..

Même air.

Je confie à votre prudence,
Le secret de mes sentimens,
Et je veux que mon existence,
Embellisse tous vos momens.
Pour vous ma tendresse est extrême,
Mais quand ma bouche la trahit,
N'oubliez pas que je vous aime,
Oubliez que je vous l'ai dit.

LINDORFF.

Ah ! mademoiselle Eugénie.

EUGENIE.

Air : Pauvre petit.

Je rejoins mon père à l'instant,
Obtenez son consentement,
Je vous réponds d'avance,
De mon obéissance,
Si cet hymen plaît à son cœur,
Ah ! pour faire votre bonheur,
Comptez, comptez sur mon obéissance,
Sur ma constance.

SCÈNE XII.

LINDORFF.

Servir un héros, épouser une française, tous les bon-
heurs m'arrivent à la fois.

SCÈNE XIII.

LINDORFF . FREDERIC , FERDINAND.

FERDINAND.

Ah ! mon cher Lindorf partage ma joie.

FREDERICK.

Prenez part à le mienne.

FERDINAND.

Rose m'aime.

FREDERIC.

Adèle, il m'adore.

LINDORFF.

Et moi j'épouse Eugénie.

FREDERIC.

Adieu le Prusse.

LINDORFF.

Adieu la Russie.

FERDINAND.

Adieu l'Allemagne.

Air du Vaudeville de l'Avare.

FREDERIC.

Combien les Français ont d'audace,

LINDORFF.

Que les Françaises ont d'appas,

FREDERIC.

Les lauriers naissent sur leurs traces.

LINDORFF.

Les roses naissent sous leurs pas.

FREDERIC.

Nous devons tous être bien aises,

D'avoir augmenté leurs succès,

Ceux qui résistent aux Français,

Rendent les armes aux Françaises.

TOUS LES TROIS.

Nous voilà Français.

FERDINAND.

Sujets du grand monarque.

LINDORFF.

De celui qui nous a vaincus.

FERDINAND.

Rossés !

FREDERIC.

Battus !

Air du Vaudeville de l'Opéra Comique.

Où trouver des expressions,

Pour peindre sa valeur étrange,

La moindre de ses actions,

Est au-dessus de la louange,

Oui, j'en conviendrai pour chanter

Sa gloire, en termes dignes d'elle,

Amis, il faudrait inventer,

Une langue nouvelle.

FERDINAND.

Notre pauvre Allemagne conquise en cent jours.

FREDERIC.

Notre pauvre Prusse confisquée en un mois.

LINDORFF.

Nos pauvres Russes renvoyés chez eux en vingt jours.

FERDINAND.

Rien n'égale Austerlitz.

FREDERIC.

Tu peux dire Eylau.

LINDORFF.

Non, c'est Friedland.

FERDINAND.

Qui l'a couvert de plus de gloire ?

FREDERIC.

Qui lui a résisté davantage ?

LINDORFF.

Qui lui a donné le plus de peine à vaincre ?

FERDINAND.

Les Allemands.

FREDERIC.

Les Prussiens.

LINDORFF.

Les Russes.

FREDERIC.

Il faut être des tiaples pour nous résister.

FERDINAND.

Des démons pour nous battre.

LINDORFF.

Des héros pour nous vaincre.

FERDINAND.

Air de la Fausse Magie.

Il nous doit toute sa gloire.

LINDORFF.

C'est à nous...

FERDINAND et FREDERIC.

A nous, à nous.

LINDORFF.

Et sa plus belle victoire.

FREDERIC.

C'est à nous...

FERDINAND et LINDORFF.

A nous, à nous.

TOUS TROIS.

Mes amis, détrompez-vous.

SCÈNE XIV.

Les mêmes , DURAND , en les voyant rassemblés , il s'arrête et écoute sans qu'on le voie.

Air : *Appelé par le dieu.*

FERDINAND.

L'Europe nous a craint long-temps.

LINDORFF.

On nous nommait les redoutables.

FREDERIC.

Pour nous la guerre de sept ans ,
Est une des plus honorables.

DURAND , s'avance et leur dit.

Messieurs , tous vos brillans succès ,
Votre valeur , sage et profonde ,
Prouvent que les soldats Français ,
Sont les premiers soldats du monde.

FREDERIC.

Il avre raison ; il n'y a que les Français qui faillent mieux que nous.

DURAND.

Air *Si Dorilas.*

Le Monarque intrépide , et sage .

Qu'ont illustré tant de combats ,

Rendit un noble témoignage ,

A la valeur de vos soldats .

Vos prisonniers s'offraient-ils au passage

De votre généreux vainqueur ,

Il s'empressait d'honorer leur courage

Par ces mots : Respect au malheur.

SCÈNE XV.

Les mêmes , EUGENIE , accourant.

EUGENIE.

Mon père ! mon père !

DURAND.

Eh bien , qu'y a-t-il ?

EUGENIE.

Milord Atkinson , notre ancien locataire.

LINDORFF.

Un anglais !

EUGENIE.

Oui , messteurs.

DURAND.

Tu ne te trompes pas ?

EUGENIE.

Jugez en vous-même , car le voici.

SCÈNE XVI.

Les mêmes , MILORD ATKINSON.

DURAND.

C'est bien mylord.

MYLORD.

Moi-même, mon ami; l'amour il me ramenait chez vous.

DURAND.

Chez moi !

MILORD.

Ies, M Durand; je avais voyagé infiniment beaucoup, et le portrait, le image de votre charmante demoiselle; il voyageait toujours ensemble avec moi.

DURAND.

Milord a donc beaucoup voyagé ?

MILORD.

Jadis, vous le savez, dans un accès de bile,
Un peu légèrement j'avais quitté la ville,
Où depuis près d'un an, je m'étais établi;
Anglais et mysantrope, un éloge il m'assomme,
Et j'entendais toujours célébrer le même homme.

Un beau matin je prenai mon parti,
Bref, je m'embarque et j'aborde en Espagne;
Dans l'hôtel, à souper, on cite une campagne
Où les Soldats Français, conduits par un héros,
Avaient des ennemis enlevé les drapeaux;
Je demandai le nom... Jugez de mon colere,
C'est le nom de celui que j'évitais en vain.
Je perdai pas de temps, je pars le lendemain,
J'arrive en Italie; on m'y parle soudain,
D'un rival de César, d'un grand homme de guerre,
D'Arcole, de Lodi, mémorable vainqueur,
On dit le nom... c'était encor le même.

Peignez-vous mon dépit extrême !

Je fuis en Allemagne... et là, pour mon malheur,

Il avait fait le paix à Vienne.

De la Prusse aussitôt je prenai le chemin :
Nouveaux succès pour lui, pour moi nouvelle peine,

Par sa valeur, sa bonté plus qu'humaine,

Il avait fait tourner les têtes de Berlin.

La Russie à son tour célébrait sa clémence,
Les Turcs sa loyauté, les Persans sa vaillance;

Enfin un paquebot pour London destiné,

Dans mon pays natal il m'avait ramené.

Là, je me croyais bien, pour ne jamais entendre,
Parler de cet grand homme; eh! bien, j'avais eu tort;

Pour surcroît de chagrin, que j'étais loin d'attendre,

En Angleterre ils en parlaient très-fort;

C'est lui qui, disaient-ils, il fait le paix, le guerre,

Qui donne le repos, le bonheur à la terre.

Qui fait enrager nous, et dans tous leurs discours,

Pour en dire du mal, ils le louaient toujours.

DURAND.

Air de la Pipe de tabac.

Ainsi, parcourant sa carrière,

Phœbus adoré des humains,

Verse ses torrens de lumière,

Sur les climats les plus lointains.

Du Roi qui fixe nos hommages,

Ainsi les exploits admirés,

Sont connus jusques aux rivages,
Où les dieux sont presque ignorés.

(on entend un bruit de tambour.)

MILORD.

Ah! mon dieu, qu'est-ce que c'est que cela?

FREDERIC.

Des braves qui reviennent de notre pays, et que che
voudrais bien voir dans le vôtre.

SCENE XVII.

ROSE et ADELE entrant par un côté.

Les voilà! les voilà! ils arrivent.

BENJAMIN, et son notaire arrivant de l'autre côté.

Oui, nous arrivons.

DURAND.

A l'autre.

BENJAMIN.

Voici un contrat.

DURAND.

Il en faut trois.

BENJAMIN.

Trois! c'est une plaisanterie; je ne peux en épouser
qu'une.

DURAND.

Mon cher Doucet, consolez-vous, vous n'en épouserez
pas. Ces demoiselles avaient choisi avant nous. Vous
voyez mes gendres.

BENJAMIN:

Des étrangers...

DURAND.

Nous formons des alliances partout...

MILORD.

Vous mariez toutes les trois?

DURAND.

Oui, milord.

MILORD.

Goddem! Je arrivai trop tard, le place il était prise.

DURAND.

Et milord ne voudrait pas troubler le repos de ma
famille?

MILORD.

Non, M. Durand.

FREDERIC.

Un anglais qui respecte quelque chose! Ce que c'est
que de vivre en France, on perd les habitudes de son pays.

BENJAMIN, à Lindorff.

Je le pensais.

(*Plusieurs personnes courant çà et là sur le théâtre.*)

Les voilà ! les voilà !

MILORD.

Ils approchent

DURAND.

Soyez tranquille, vous les verrez encore de plus près.

(*Les soldats arrivent au pas de charge ; ils sont entourés du peuple, portant dans ses mains des branches d'oliviers, des couronnes de lauriers ; les soldats s'arrêtent, font face aux spectateurs, alors les habitans posent leurs couronnes sur la tête des soldats ; les jeunes filles leur offrent les branches d'olivier.* (*Tableau.*)

CHŒUR.

Air de la Caravanne.

Après un long voyage,
Dont le terme est la paix,
Amis rendons hommage,
A ces Héros Français.

(*Après le chœur les soldats se reposent sous les armes. Tous les personnages leur ôte leur havresac ; les soldats, pressés dans tous les bras, sont embrassés par les parens, les amis, les maitresses. On leur offre du vin, etc.*)

SCENE XVIII et dernière.

Les mêmes, BLANCHARD père, BLANCHARD fils.

BLANCHARD, à son fils.

Te voilà donc...

BLANCHARD, fils.

Oui, mon père.

BLANCHARD, père.

Encore une fois.

BLANCHARD, fils.

Ma chère Nicette.

NICETTE.

Tu ne me quitteras plus ?

BLANCHARD, père.

La route leur a donné de l'appétit. Soyez tranquilles, mes amis, dans un quart-d'heure nous serons à table. Le décoration !... heim... çà vaut de l'or, çà.

BLANCHARD, fils.

Air : J'ai vu.

Cette distinction chérie,

Pour notre cœur vaut mieux encor ;
 Le sang versé pour la patrie,
 Se pairait-il avec de l'or.
 L'auguste Héros de la France,
 Connait le prix de la valeur.
 C'est par l'honneur qu'il récompense
 Ce qu'un soldat fait pour l'honneur.

BENJAMIN.

C'était ma pensée.

NICETTE.

Et tu m'as été fidelle ?

BLANCHART, fils.

Comme à la gloire.

MAD. DUMONT.

Vous êtes bien heureuse, Mademoiselle.

Air : Quand on ne sort pas de la nuit.

Vous avez su pendant trois ans,
 Conserver un amant fidèle,
 Pendant cet espace de temps,
 Hélas ! j'ai perdu trois amans,
 Et ma douleur en fût mortelle.
 De mes amans en vérité,
 Le sort fut étrange et funeste,
 Dieu sait ce qu'il m'en a coûté,
 Pour garder, (bis.) celui qui me reste.

DURAND.

Allons, allons, de la joie, morbleu !

Air : du vaudeville d'Arlequin Musard.

Que tous les fronts s'épanouissent,
 Brillans d'une douce gaîté,
 Que tous les cœurs se réjouissent,
 Le sort du globe est arrêté,
 Et puisqu'une paix salutaire,
 De la France a comblé les vœux,
 Le premier peuple de la terre,
 En deviendra le plus heureux,

EUGENIE.

Heureux favori de Bellonne,
 Dont l'aspect charme nos regards,
 Si l'or a fourni la couronne
 Qui doit orner vos étendards,
 C'est que dans cette circonstance,
 Pour prix de vos exploits guerriers,
 Pour couronner tant de vaillance,
 La France manquait de lauriers.

BLANCHARD.

Soutiens de notre antique gloire,
 Nous vous devons, jeunes héros,
 La paix ; doux fruit de la victoire,
 Heureux oubli de tous nos maux.
 Avec amour chacun s'apprête
 A vous chanter, à vous fêter,
 Notre bonheur est une dette
 Que nous ne pourrons acquitter.

VAUDEVILLE.

RONDE.

Air : *M. Doche.*

Que la chansonnette,
Circulant
Gâiment,
Se répète ;
Fêtons en goguette ,
Ce moment
Charmant.

BLINVAL, *fils,*

Fils de Mars,

Eugène ,

Villars ,

Condé, Turenne ,
Vos noms sont éclipsés ,
Vos exploits surpassés.

CHOEUR.

Que la chansonnette.

MILORD.

On a vanté

La loyauté

Qui règne en France ;

Mais

On parle jamais

De celle des Anglais.

CHOEUR.

Que la chansonnette.

BLANCHARD, *père.*

Riant Bacchus ,

Friand Comus ,

Dieux de la panse !

Aidez moi tour à tour ,

A fêter ce retour.

CHOEUR.

Que la chansonnette.

FREDERIC.

Belles ,

Chez nous ,

A leurs époux .

Sont très-fidelles.
Ah ! puisse-je à Paris
Retrouver mon pays.

CHŒUR.

Que la chansonnette.

BENJAMIN.

Je renonce à l'espoir
D'avoir
Une maîtresse ;
Car plus le temps s'en va ,
Et moins il m'en viendra.

CHŒUR.

Que la chansonnette.

DURAND.

Si des vrais guerriers ,
Les lauriers
Pont la richesse ,
Morbleu ! tous nos guerriers
Sont de vrais financiers.

CHŒUR.

Que la chansonnette.

ROSE.

Que de parens ,
Heureux, contens !
Que de familles ,
Par des hymens charmans ,
Vont doubler leurs enfans !

CHŒUR.

Que la chansonnette.

MAD. DUMONT.

Paris ,
Abonde en maris ,
Pour les jeunes filles ,
Et cependant hélas !
Moi, je n'en trouve pas.

CHŒUR.

Que la chansonnette.

ADELE.

Si Clio se tait ,
C'est qu'il est ,
Difficile ,
De louer un soldat ,
Aussi bien qu'il se bat.

CHŒUR.

Que la chansonnette.

EUGENIE.

Faute de lauriers,
Pour nos guerriers,
Le vaudeville,
Vient semer quelques fleurs,
Sur les pas des vainqueurs,
Que la gaité brille
Dans notre séjour,
En ce jour
Fêtons en famille
L'instant du retour.

CHŒUR.

Que la gaité brille.

F I N.

De l'Imprimerie de F. BRETON, Place Maubert,
n°. 17, derrière le corps-de-garde.